



ARTS

LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA

I

Hey!

Underground

Collectif

| Jusqu'au 23 août,
halle Saint-Pierre,
Paris 18^e

| Tél. : 01 42 58 72 89.

II

Les Sept

Péchés

capitaux

Dessin/vidéo

Antoine

Roegiers

| Jusqu'au 16 février,
galerie Praz-
Delavallade,
Paris 3^e

| Tél. : 01 45 86 20 00.

Le pop n'est pas quelque chose de compact et d'uniforme. C'est une culture tentaculaire fonctionnant par groupes ou, selon la dénomination en vigueur, par tribus. Cet éparpillement, bien connu en musique (techno, rap, cold wave, metal, punk, funk, rock, etc.), demeure encore flou lorsqu'il s'agit de l'art contemporain, qui préfère cacher sa diversité sous son respectable vocabulaire. Mais qu'y a-t-il de commun, sinon leur aspect pop(ulaire), entre les œuvres outrancières de l'extravagant Paul McCarthy et les fadaises du caramélisé Jeff Koons?

L'exposition « Hey! », à la halle Saint-Pierre à Paris, représente l'une des branches de cette culture que les provocations de McCarthy ne dépareraient pas. Appelons-la *underground*, du vieux mot de la fin des années 1960 qualifiant les productions culturelles indépendantes situées en marge des

de l'art brut, concoctant ainsi un curieux mélange dont le véritable liant semble être, plutôt que la marge, le paranormal.

On trouve donc parmi beaucoup d'excès (kitschissimes!) quelques stars (le photographe américain Joel-Peter Witkin et le peintre belge Félicien Rops, de la fin du XIX^e siècle), des horreurs (les sculptures de Giger et de Kate Clark), des singuliers (Raymond Raynaud), des humoristes (les faïences de Charles Krafft ou les portraits de Travis Louie), des curiosités (les Barbie de Mariel Clayton et les peintures de Joe Coleman) et même quelques surprises (les retables érotiques du japonais Masami Teraoka et les rouleaux du Taïwanais Mu Pan). Mais ce qui frappe le plus, c'est l'aspect démodé (vintage, dit-on maintenant) de l'ensemble, réuni par le magazine trimestriel *Hey! L'underground*, depuis qu'il n'est plus underground, a quelque chose de poussiéreux. Il apparaît nostalgique. De quoi? Peut-être d'un temps où la rébellion n'était pas une posture, où l'industrie culturelle n'avait pas étouffé la créativité, où la contre-culture ne savait pas qu'elle était une avant-garde du capitalisme, que sais-je encore, où les punks n'étaient pas encore devenus clochards?

Le jeune dessinateur et vidéaste Antoine Roegiers, Belge de naissance (1980), mais vivant à Paris depuis trente ans, ne fait pas partie de l'exposition « Hey! ». Il n'est ni punk ni gore, encore moins adepte de la science-fiction, puisqu'il travaille à partir du passé, Jérôme Bosch il y a deux ans, Bruegel à présent. Pourtant, *Les Sept Péchés capitaux*, que reprend Roegiers, dessinés par l'artiste flamand à partir de 1557, contiennent leur lot de monstres, d'horreurs et de scènes sexuelles. Mais le trait de Bruegel possède une grâce infinie transfigurant les chimères. Roegiers le copie (très bien) à la plume, imagine à partir de chaque planche le mouvement des personnages, dessine un storyboard (très élégant) et réalise à l'ordinateur le film – un pour chaque péché. *L'art contemporain* rebaptise ces œuvres « vidéo ». Mais il s'agit bien de dessin animé, objet pop(ulaire) logiquement arrivé dans l'art après l'inerte BD, mais ici dans sa version la plus raffinée ●



Dans le cadre de l'exposition *Hey!*: *Two-Headed Cat*, sculpture d'Elizabeth McGrath, 2009.

courants dominants et du marché, bien que le marché ait depuis longtemps récupéré l'affaire – François Pinault n'expose-t-il pas dans son palais vénitien *Mechanical* (2009), de McCarthy, sculpture animée en plastique rose représentant George W. Bush en train de sodomiser un cochon? Cet underground contemporain retrouve tous les ingrédients populaires de l'époque : musique pop-rock, science-fiction, bande dessinée, tatouage, psychédéisme, etc. Il y ajoute quelques touches de gore et